# VIVRE UN JOUR DE PLUS

Erwin Cazajus

Erwin Cazajus

# Vivre un jour de plus

© Erwin Cazajus, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2589-8

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# CARPE DIEM

Maintenant que je me remémore cette histoire alors que j’en suis malgré moi le conteur spectateur, elle me semble être une sorte de tragédie des temps modernes et cela me parait être advenu il y a bien longtemps. Je suis né dans les hautes terres de Corse, sous le nom de Dominique Ange Antonetti.

Mon père Ange Antonetti, qui fut de son temps éleveur de chèvres dans les montagnes qui l’avaient vu naître, crût lors d’une coutumière partie de chasse aux perdreaux abattre une de ces proies tapie dans un buisson. À sa grande surprise, il s’agissait en fait d’une magnifique touriste continentale qui s’était dissimulée pour uriner dans le maquis. Il découvrit la demoiselle dans une position tout à fait inconvenante pour une dame et se sentit redevable envers cette femme au charme délicieux allongée devant lui sur le ventre, le fessier par sa faute plein de petits plombs.

Sans hésitation et pour corriger son erreur maladroite, il chargea la demoiselle sur son épaule et la ramena chez lui pour lui prodiguer les premiers secours. Une fois dans la petite demeure du berger et après avoir félicité mon père pour son incroyable coup de fusil, elle finit par se radoucir, grâce à cette soudaine proximité et se présenta. Son nom était Justine Thales, photographe animalière, venue faire des clichés, au printemps, de la faune et la flore locales pour un magazine de la capitale. Parisienne d’origine, tout semblait devoir les opposer, mais pourtant, dû au contexte et au fait d’être contrainte de rester allongée sur le ventre, son arrière-train complètement dénudé pendant deux longues semaines, elle commença à apprécier les petites attentions portées à son égard par le beau chevrier. Et c’est ainsi que des sentiments affectueux se manifestèrent, et que ma future mère ne quitta plus jamais la montagne de l’île de beauté.

De leur union, je vins au monde l’année suivante, bercé par la tendresse de mes parents, je passai une enfance idyllique et sans histoire dans ces montagnes. Elevé entre le savoir, la douceur de ma mère et la droiture de

mon père, les années s’écoulèrent. Je fus rejoint par une petite sœur et nous grandîmes sans voir le temps passer, jusqu’à ce que le temps, bien trop vite, transforme nos rires d’enfant en souvenirs.

Ce n’est qu’une fois plus âgé, que je compris que ma propre voie serait dans l’écoute et la compréhension des autres pendant que, de son côté ma petite sœur, encore adolescente, se dirigeait vers de grandes études scientifiques. Après de nombreuses années de séparation et des chemins différents nous perdîmes contact. À la fin de mes études et mon diplôme de psychologue en poche, j’ouvris mon premier cabinet dans la capitale. Pas moins fier d’y être parvenu et bien que passionné par mon métier ainsi que par les cas de mes patients, je voulus trouver le moyen d’être différent. Je chérissais sans en connaître la cause le besoin d’être unique, au point de me pousser sur un coup de tête à partir un an en quête de spiritualité sur une île du pacifique. Sur place, en m’aventurant plus profondément dans les terres, je rencontrai un homme aux capacités particulières qui attira instantanément toute mon attention. Entre vaudou et chamanisme, le vieux Mocumbé, influençait l’âme elle-même, au seul son de sa voix. Il me fallut user de tout mon pouvoir de persuasion pour qu’il accepte enfin de m’initier pendant de longs et difficiles mois d’apprentissage. Ce délai passé, et rempli, selon lui, d’une nouvelle force de persuasion, il m’affirma que j’étais fin prêt à retourner chez moi pour mettre en pratique ses préceptes.

Je lui fis donc mes adieux et pris l’avion en direction de la civilisation vers un avenir qui s’annonçait prometteur. De nombreuses heures de vol me ramenèrent en France et à ma vie d’avant, mise entre parenthèses. Auparavant, psychologue parmi tant d’autres, spécialistes dans l’étude du comportement humain et de ses déviances sociétales, je revenais avec un atout qui m’apporterait une différence, le conditionnement de l’esprit humain dans un état proche de l’hypnose, pouvant ainsi grâce à ce don m’occuper des cas les plus simples aux plus désespérés.

Une fois de retour dans mon cabinet, mes méthodes firent vite leurs preuves et mois après mois je gravis les échelons de ma profession.

Un jour, un homme mystérieux, qui s’avéra plus tard être le général

Longlois, grand patron de la DGSE (Direction Générale des Services Extérieur) et un des hommes les plus influents du pays, vint frapper à ma porte. À la fin d'une sommaire et étrange démonstration que je fis sur une personne qui l'accompagnait, il me demanda courtoisement si j'accepterais de mettre mon précieux don au service de la Patrie.

Malgré mon hésitation justifiée et une pression insistante du côté de mon futur employeur, je finis par accepter. Je fus conduit dans les locaux de son service par ses sbires, et fus soumis à nouveau à une batterie de tests virtuels puis réels pour vérifier mes aptitudes.

Sous le couvert du patriotisme, il m'utilisa pour dicter ses consignes aux chefs d'États belligérants et autres politiciens qui dérangeaient ses plans. J'avoue, avoir tout d'abord aimé influencer l'élite mondiale, mais avec le temps je commençai surtout à comprendre qu'il se servait également de moi comme outil pour ses basses besognes.

Lassé par cette utilisation malsaine et cachée de mes capacités par des prétextes nationalistes, je voulus me retirer du projet mais je compris qu'il venait de m'enterrer, au point de me faire disparaître. Je n'avais plus d'existence connue, maintenu contre mon gré au fond d'un bunker, où je restai connecté au monde entier grâce aux dernières technologies reliées par satellite. Pouvant observer une puce se déplaçant sur le dos d'un chien et accédant aux ordinateurs et caméras de l'hexagone d'un simple clic, j'aurais pu croire être tout, mais en réalité je n'étais rien d'autre qu'un porte-voix sans le moindre pouvoir décisionnaire. Le général savait qu'il devait protéger ses intérêts et j'étais son meilleur atout. Il avait pris ses dispositions en verrouillant les portes et en me faisant garder uniquement par des militaires qui avaient la particularité d'être sourds et donc, hors de portée de mes capacités. Pour mes gardiens, j'étais devenu avec humour et respect « Kaa » en référence au serpent envoûteur du Livre de la jungle. Ainsi isolé, je ne pouvais qu'être « le bon petit soldat », accomplissant toujours sous une extrême surveillance, les sombres tâches que l'on m'ordonnerait.

Après la mort prématurée de mes parents dans un accident, bien des années avant, la seule personne encore capable de m'identifier n'était autre

que ma sœur. Mais j’avais, voici déjà longtemps, perdu sa trace et je désespérai à l’idée de finir à jamais enfoui dans cet abri.

Jusqu’à ce terrible jour de l’année 2018 où l’épidémie débuta.

Un virus plus destructeur que ce que l’humanité avait pu affronter jusque-là, fit son apparition au sein même de la capitale, sans laisser aucune chance ni remède existant pour stopper sa propagation. Le mystère entourant son origine restait sans réponse, et les effets dévastateurs ne faisaient qu’accroître la panique au sein de la population, provoquant chaos et discorde dans tout l’hexagone. En moins d’un mois, la France entière fut atteinte, de la capitale au village le plus reculé, des hauts fonctionnaires au parfait inconnu, sans distinction de couleur ou de religion. Dans le trimestre qui suivi, provoqué par les vagues d’immigration illégales fuyant la France, le virus se répandit dans le reste du Monde, des mégalopoles surpeuplées aux petites îles du Pacifique. Aucune parcelle de terre ne semblait avoir échappé à l’ambition dévorante de ce conquérant volatile.

Seuls, isolés au milieu de ce bouleversement planétaire, mes gardiens et moi-même, ainsi qu’une minorité d’hommes, de femmes et d’enfants survécurent dans les cinq continents. Dispersés, souvent sans espoir apparent, nous allions tous devoir puiser dans des ressources enfouies au plus profond de nos bas instincts pour affronter les événements à venir.

L’humanité n’était pas encore totalement éteinte et je veux croire que grâce à ces petits groupes de rescapés, il restait encore de l’espoir.

C’est là que notre histoire commence où celle de l’homme moderne semble se terminer.

En compagnie de mes geôliers, j’étais en train d’assister à l’extinction totale de mes congénères. À la faveur des impressionnants moyens de surveillance dont nous disposions, nous vécûmes en direct la fin glorieuse du général, qui en tentant de nous rejoindre, fut abattu lui aussi par l’infection. Voyant leurs familles être exterminées et n’ayant plus de hiérarchie dictant des ordres, certains hommes de ma garde, que je ne pus

convaincre de rester, décidèrent de tenter leur chance à l’extérieur dans l’espoir de retrouver dans ce chaos, un parent encore en vie.

Un des soldats finit par revenir seul et particulièrement effrayé par ce qu’il nous conta du monde extérieur. Ce que nous n’avions pas prévu alors, c’est que lors de son séjour hors des murs, il avait, lui-même, été la cible de la contamination. Pendant la nuit, alors que tous dormaient, sa transformation eut lieu. Le pauvre bougre mourut dans son sommeil, avant de revenir d’entre les morts, en prédateur, pour se régaler de ses frères d’armes complètement sourds au massacre se déroulant à côté d’eux. Etant le seul à avoir ma propre chambre, j’échappai par chance et sans le savoir, à la mort. Le matin ne voyant pas de soldat venir me chercher, je découvris avec effroi la tragédie qui s’était produite durant la nuit. Les murs, conçus pour résister à une explosion, avaient étouffé les hurlements et m’avaient laissé à mon sommeil. La situation désastreuse de cette nuit sanglante m’obligea à cloisonner la pièce pour éviter de passer moi-même de vie à trépas. Me voilà, enfermé sous terre, avec pour compagnie une escouade d’anthropophages décérébrés. Cette idée me plongea alors dans un profond désarroi car je ne disposai en analysant ma situation, d’aucune échappatoire.

Un matin de plus dans ma crypte, le super ordinateur commença à détecter des signes de vie et de jour en jour, des rescapés commencèrent à sortir de leur abri de fortune. Hélas, la plupart, n’étant pas préparés à pareille situation, ne survécut pas plus d’une journée et avec eux moururent mes espérances d’être à mon tour secouru. Néanmoins, un petit nombre sorti du lot. Je reconnus notamment un de mes anciens patients, traité bien des années auparavant, après avoir été abandonné en forêt par ses parents. Maintenant adulte, cet enfant que je trouvai déjà à l’époque animé d’une force de caractère impressionnante pour son âge, était devenu le parfait survivant. Je me mis à suivre son parcours à travers la France désolée, cherchant un quelconque moyen de rentrer en contact avec lui. En parallèle je remarquai aussi d’autres rescapés qui semblaient s’adapter avec brio à leur nouvelle situation. Surmontant avec bravoure et ténacité les périls qui jalonnèrent leurs routes.

À la fin d’un jour où je commençai à désespérer de voir l’ordinateur trouver encore une âme parmi les décombres, le miracle tant attendu se produisit. Au travers d’une caméra de surveillance, j’entraperçus, l’espace d’une seconde, ma sœur. Cernée de toutes parts, elle avait réussi à se réfugier dans un laboratoire, mais ne pouvait clairement pas s’en sortir sans aide extérieure. Avec patience, je trouvais le moyen de lui envoyer un message sur un des ordinateurs de son refuge, et bien qu’elle ne pût me répondre, elle comprit que j’avais l’intention de l’aider en lui envoyant au plus vite des secours. Elle n’avait en réalité d’autres choix que de rester à l’abri et prier pour qu’ils arrivent avant qu’elle ne soit complètement à bout de provisions. Bien que submergé par l’émotion, je me devais de garder la tête froide en m’assurant que mon choix ne représenterait pas une menace pour elle. Si mon plan, qui ne reposait actuellement que sur des inconnus, fonctionnait, celui-ci pourrait peut-être nous sauver tous les deux.

Dans la liste des survivants potentiellement éligibles à cette mission, un individu semblait prometteur. Même si, à mon humble avis, il aurait eu besoin de quelques séances soutenues de thérapie aux vues de ses dernières actions.

Avec seulement un stylo et une simple feuille de papier, Anne me fit comprendre qu’elle était en mesure de chercher un remède, si elle disposait d’assez de temps et de plusieurs cobayes pour ses expériences.

Il était donc indispensable que je la fasse libérer et ramener jusqu’à moi.

Les vivres ne manquant pas dans mon abri, je disposai de temps pour accomplir ma tâche. À présent, pensant avoir trouvé les bons candidats pour effectuer son sauvetage, il ne me resta plus qu’à prendre contact avec eux et à les persuader de mettre leurs vies en péril pour une inconnue.

Celui qui se faisait appeler « Prothector », paraissait le plus apte à réussir cette folle aventure, mais mes arguments suffiraient-ils à le convaincre. Je décidai, pressé par le temps, de n’écouter que mon intuition et faire confiance au dévouement de cet étranger hors norme.

# LES PRÉJUGÉS SONT LA RAISON DES SOTS

Dès mon plus jeune âge, je fus plus intéressée par l'incroyable diversité des insectes peuplant les montagnes Corses, que par les futilités des jeunes filles de mon âge. Ma mère, pas peu fière de voir sa fille si passionnée, m'offrit pour mes cinq ans un microscope professionnel, objet acquis chez un ami taxidermiste, pour me permettre d'étudier plus attentivement mes petites bêtes de compagnie. C'est donc grâce à cet appareil de précision que je découvris, dissimulé à la vue de tous, un monde microscopique doté d'une incroyable diversité des espèces. Commençant mon voyage initiatique dans l'infinitésimal par l'étude des acariens, j'observais une forme de vie invisible à l'œil nu qui ne dépassait pas quelques dixièmes de micromètres, mais qui était présente sur la totalité de la planète.

Atteinte d'une grippe carabinée, j'éternuai par accident sur une des petites lamelles de verre du microscope. Attisée par ma curiosité grandissante, je me mis à étudier avec attention les résidus de mucus et j'entrevis avec intérêt un microcosme pullulant de vie. C'est là, sur ce simple morceau de verre et dans ce monde caché aux yeux des non-initiés, qu'alors je me mis à épancher, pendant mes premières années, ma soif de connaissance.

Des années plus tard, lors de mon arrivée au collège et ayant déjà largement surpassé le niveau de mes professeurs de science, je les fascinai tel un petit singe savant et à la fois les dérangeai par l'étalage permanent de mon incroyable savoir.

Lors d'une conférence donnée en ville, et en tant que petite surdouée, je fus repérée par un biologiste de renom. Avec son appui et me faisant passer pour une adulte, je me mis à conseiller des microbiologistes étrangers. Pour mes douze ans, je fus recrutée par une branche de l'O.M.S. et obtins mon premier laboratoire de recherche. Mon parcours insolite me transforma ainsi de jeune femme en scientifique respectée, Dr Anne Antonetti.

Surnommée affectueusement Cortex par mes confrères, j'enchaînai les